

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 16 (1871)  
**Heft:** (5): Revue des armes spéciales : supplément mensuel de la Revue Militaire Suisse

**Artikel:** Coup-d'œil rétrospectif et réflexions sur la guerre de 1870 [fin]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-332681>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.03.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

COUP-D'ŒIL RÉTROSPECTIF ET RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE DE 1870.

(Fin.)

Les forteresses, même les plus importantes et les plus exposées, restèrent mal armées et incomplètement approvisionnées. A tel point que Metz, qui devait jouer le principal rôle, Metz, le siège de l'école de l'artillerie et du génie, ne possédait, le 17 août, que 800 mille cartouches pour l'armée active et n'avait pas les moyens d'en confectionner. <sup>(1)</sup>

Même négligence dans les autres préparatifs indispensables et relevant directement du gouvernement. A peu près partout l'intendance et l'administration se trouvèrent en retard quant aux vivres et aux transports, et les états-majors en défaut dans la connaissance du pays, munis qu'ils étaient d'excellentes cartes... d'Allemagne, d'au-delà du premier succès, mais pas des provinces françaises.

L'infanterie, à part quelques régiments particulièrement soignés, n'était généralement pas assez rompue à son nouveau règlement et à sa nouvelle tactique, surtout en corrélation avec les autres armes. La cavalerie légère, sauf une ou deux brigades, celle entr'autres du brave général Margueritte, qui malheureusement n'était pas en ligne aux premières affaires, ne sut presque jamais éclairer suffisamment les corps, encore moins tenter un de ces brillants raids à l'américaine qui auraient pu être si utiles. Au reste elle n'y avait pas été dressée et elle manquait de l'armement et de l'équipement à cet effet. D'ailleurs aucun corps spécial des chemins de fer pour transports, destructions et constructions; pas de vigies ou ballons d'observation et de signaux; un service télégraphique de campagne mal organisé; en un mot peu ou point de ces excellentes innovations, précieux auxiliaires au cachet moderne, popularisées par la guerre d'Amérique, si bien recueillies par les studieux Allemands, si dédaignées ou inconnues des états-majors français, ne croyant qu'à ce qui tombait de leurs hauts parages officiels, tandis que l'ex-empereur, de son côté, se plaint aujourd'hui de n'avoir pu triompher des routines semi-séculaires alourdissant l'organisation <sup>(2)</sup>.

Dans ces conditions-là il serait injuste de jeter la pierre à l'armée impériale; ses deux premiers chefs seuls causèrent tout le mal. Ce beau corps sans tête combattit intrépidement, du 4 au 18 août, et même à Sedan, contre des forces accablantes. Sans doute la contagion de la négligence gagna aussi quelques troupes, qui se laissèrent plusieurs fois surprendre ou isoler très fâcheusement. Mais à part ces contretemps et dans les limites du vice originel de leur entrée en campagne, on ne saurait leur refuser ni du mérite stratégique ni une bonne et vaillante conduite tactique jusque sous les murs de Metz. Jusque-là leur infériorité provint surtout de l'absence des effectifs suffisants, faute exclusive du gouvernement. Devant Metz cette infériorité fut malheureusement continuée par Bazaine: stratégiquement quand il se laissa refouler sur un camp retranché qu'il savait déjà mal approvisionné et mal outillé; tactiquement, quand, une fois bloqué par des forces peu supérieures aux siennes, il se

<sup>(1)</sup> Voir rapport sommaire du maréchal Bazaine, page 7.

<sup>(2)</sup> Voir brochure de la capitulation de Sedan, page 5.

borna à une défense si passive. Cette infériorité fut aussi continuée par Mac-Mahon quand, après Wörth et après avoir su si bien reformer une nouvelle armée au camp de Châlons, il la conduisit, hélas, dans la fatale nasse de Sedan (1). Rien ne pourra le relever d'une telle faiblesse. S'il tenait absolument à tenter la délivrance immédiate de son collègue Bazaine, qui n'en était pourtant pas à ces extrémités, il aurait dû opérer son mouvement tournant par la droite, zone offrant les mêmes avantages que celle de gauche, et d'autres encore, sans risques pour sa ou pour ses lignes de retraite, ou bien simplement se replier sur le camp retranché de Paris, dont les admirables ressources, si mal utilisées par Trochu, sans doute pour n'en avoir pas eu en temps voulu les moyens, lui eussent aisément fourni l'occasion de relever la partie.

Quelles furent les raisons réelles qui portèrent Mac-Mahon à acculer sa lourde masse de 140,000 hommes à la frontière de Sedan plutôt qu'à la diriger à droite ou en arrière ? C'est ce qu'on a voulu expliquer de diverses façons qui ne nous paraîtront bien authentiques que quand l'honorable maréchal aura parlé lui-même. On n'est pas encore mieux au clair sur les vrais motifs de la défense si passive de Metz par Bazaine et de sa triste issue. Mais jusqu'à ce qu'on soit exactement renseigné sur ces deux points, nous pensons que les causes des désastres français de cette première partie de la campagne se résument en entier dans celles indiquées plus haut, qui ont elles-mêmes leur source directe dans l'imprévoyance générale du gouvernement, celui-ci en demeurant d'autant plus responsable que l'empereur, et respectivement son ministre de la guerre, cumulèrent les fonctions de chefs politiques et de chefs de l'armée en campagne.

Il va sans dire qu'une autre cause de ces désastres ne doit point être oubliée : la sage et vigoureuse direction des opérations prussiennes, notamment leur solide et soutenue offensive dès le 4 août, en débutant par écraser Mac-Mahon et Frossard tout en prenant la ligne intérieure entre les deux armées françaises pour fondre directement sur leur première base de Metz ; là, dans les mêmes bonnes combinaisons, se portant sur Gravelotte et refoulant Bazaine sur son camp retranché ; se divisant pour déloger Mac-Mahon de Châlons tout en bloquant Bazaine ; enfin pourchassant promptement Mac-Mahon au nord, dès Reims, pour l'enserrer à Sedan. Tout cela, aussi bien conçu qu'exécuté, restera un glorieux monument, quoiqu'il puisse advenir encore, élevé à la bravoure, à la solidité, à la mobilité, à l'intelligence, à la hardiesse des armées allemandes, ainsi qu'à l'habileté et à l'énergie de leur direction supérieure.

On a déjà beaucoup discuté et l'on discutera plus encore sur ce thème ; l'auteur de ces lignes s'en est déjà mêlé dans l'*avant-propos* d'une publication récente (2).

(1) La brochure susmentionnée sur la capitulation de Sedan dit bien (pages 14-20) que Mac-Mahon eut des ordres supérieurs du gouvernement de la Régence, ordres qu'il désapprouva mais exécuta quand même. Un maréchal de France commandant en chef n'étant pas un caporal de consigne, des ordres supérieurs d'un pouvoir lointain ne sauraient couvrir suffisamment sa responsabilité.

(2) *Etudes d'histoire militaire* par le colonel Lecomte. 2<sup>e</sup> vol. Temps modernes jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. 2<sup>e</sup> édition. Chantrens, éditeur à Lausanne.

Il aurait peut-être, dès aujourd'hui, bon nombre de modifications et d'adjonctions à y apporter, pour mieux entrer dans la vérité des faits et dans l'équité des jugements. Néanmoins la partie essentielle, l'analyse des principales causes des revers et la réfutation de quelques vues erronées à ce sujet, ne saurait subir de changements notables. Nous prendrons donc la liberté de terminer, pour le moment, ce coup-d'œil rétrospectif par quelques citations dudit avant-propos, quoiqu'il date déjà du mois d'octobre dernier :

« Au milieu, dit l'auteur, de l'ébranlement général auquel nous assistons, ébranlement augmenté de toutes les défaillances de la présomption désillusionnée et des enivrements de l'orgueil ébahi autant que charmé de ses triomphes, il est consolant de constater que quelques principes, qui nous sont particulièrement chers, restent debout, d'autant plus fermes et lumineux que le cahos s'accroît dans leurs alentours. Ce sont les principes de l'art de la guerre tels qu'ils ont été posés par Napoléon et formulés par notre regretté maître et compatriote le général Jomini <sup>(1)</sup>; de cet art dont on peut dire aujourd'hui mieux que jamais qu'il fonde et détruit les empires; qui, négligé par les hommes d'état et par les états-majors, les mène inévitablement aux catastrophes, et qui, systématiquement dédaigné par d'ingénieux penseurs s'acharnant à creuser les énigmes de leur seule ignorance, laisse l'opinion publique en proie aux erreurs les plus grossières sur les causes réelles de ces catastrophes ainsi que sur leurs conséquences morales et matérielles.

« Sans nul doute les causes d'un événement tel que la chute d'un puissant empire ne peuvent manquer d'être nombreuses et complexes. Rechercher toutes celles susceptibles d'y avoir contribué directement ou indirectement est un travail rétrospectif qui doit plaire aux esprits sérieux et scrutateurs. Mais cette recherche ne perdrait rien de son mérite à constater tout d'abord les causes immédiates, palpables, positives, pour ne passer qu'ensuite à celles de tournure plus philosophique. Or c'est ce qu'on ne fait pas. Et cependant on est bien obligé de reconnaître que quelles que soient les fautes, les illusions ou les préoccupations qui ont amené le gouvernement de l'empereur Napoléon III à sa fatale détermination du mois de juillet dernier, il a décuplé leur action malfaisante par quatre à cinq erreurs capitales d'art militaire qui auraient pu facilement être évitées. »

Suit l'indication de ces fautes, telles qu'elles ont été résumées ci-dessus; puis, après l'énumération des mesures de simple prévoyance qui les eussent fait éviter, l'auteur reprend comme suit :

« Si ces diverses mesures, toutes hypothèses plausibles et même essayées en partie, avaient été résolument suivies, l'état des opérations pouvait devenir aisément tout différent, aboutir à l'inverse même de ce qu'il est à ce jour. Il ne fallait en somme que quelques ordinaires précautions et un peu de vigueur, comme cent fois la France en montra, pour rendre possible un tel résultat.

« On verrait peut-être aujourd'hui la Prusse, isolée de ses chers alliés allemands, se débattre sur sa troisième ligne de défense, après avoir changé le ministère de M. de Bismark contre deux ou trois autres. On verrait MM. Simon et Jacoby au pouvoir et M. le chancelier fédéral écrire, dans quelque bourgade italienne, un livre sur les bienfaits méconnus de la politique de fer et de sang.

(1) Voir *Précis de l'art de la guerre*. Voir aussi le *Cours de tactique* et le *Mémorial pour les travaux de guerre* du général Dufour.

« On aurait vu en même temps la nouvelle diplomatie prussienne solliciter des secours à toutes les portes, où elle eût trouvé cette réponse presque invariable : « Vous avez toujours cherché querelle à la France depuis 1792 et 1806; Waterloo n'a pas même suffi à vous consoler des défaites que vous aviez provoquées. Encore en 1859, à propos de l'Italie, vous avez menacé la France d'invasion; vous avez repris vos tracasseries en 1867 à propos du Luxembourg, puis en 1870 avec vos intrigues dynastiques espagnoles, sans parler de quelques chicanes secondaires. D'ailleurs vous êtes dévorés de la soif d'agrandissement de Frédéric II, qui n'est plus de notre temps; vous avez pour cela fait une guerre inique au Danemark en 1864, une plus inique à vos alliés et compatriotes en 1866, contre lesquels vous ouvrites les hostilités en même temps que vous les leur déclariez; vous vous apprêtiez à bien d'autres exploits de ce genre, dans le seul but de vous arrondir sur terre et sur mer, sans souci des moyens ni des prétextes et en exploitant adroitement la noble idée de l'unité nationale allemande; il n'est pas mauvais que vous soyez une fois arrêtés dans vos convoitises et agressions qui menaçaient les libertés de tous vos voisins, et que vous ayez enfin trouvé votre maître, auquel nous recommanderons d'ailleurs la modération et la charité chrétienne à votre égard. »

« Très probablement on aurait vu aussi ces réponses officielles secondées de nombreux renforts officieux. D'éminents et profonds penseurs, allemands et autres, auraient usé de vingt recueils et brochures pour prêcher le remords à la Prusse haletante, comme aujourd'hui la sérénissime *Revue des Deux-Mondes* croit devoir sermonner ses compatriotes épuisés, après les avoir inondés si longtemps de ses lumières. Celle-ci offrirait probablement de son côté, au lieu de la maussade et docte rhétorique de ces derniers jours, quelque nouvelle édition de ses dithyrambes belliqueux de 1855 et 1859, ou ferait des plans de remaniements territoriaux de l'Allemagne dans le goût de ceux que MM. Mommsen, Sybel et autres savants allemands s'occupent de forger pour la France.

« En vérité l'humanité pensante n'est-elle pas curieuse à contempler sous le coup d'une grande victoire, la plus persuasive de toutes les harangues? Singulière dupe surtout que cette haute dialectique si fière de son anti-militarisme et qui n'obéit plus qu'à la voix du canon; mais dupe réussissant, par la facile contagion d'une logique fort consciencieuse de développement sinon de base, à en faire malheureusement beaucoup d'autres parmi les nombreuses gens avides de vues éthérées sur les affaires du jour.

« Et naturellement ces philosophes, qui ont eu le tort de se fourvoyer dans un domaine étranger, ont trop de talent pour douter de leur infailibilité en des choses qu'ils croient si terre à terre; ils ne voudront jamais convenir qu'un simple à-droite au lieu d'un à-gauche commandé à Châlons par le duc de Magenta, ou une meilleure potion donnée à temps au regretté maréchal Niel eût pu changer du tout au tout la note des considérations transcendantes et souvent séduisantes dont ils délectent la curiosité publique.

« Mais quoi qu'ils en disent il doit, en ces temps-ci, sauter aux yeux que si la France souffre d'un abaissement sans exemple dans l'histoire, ce n'est pas, comme on le lui reproche, pour avoir dédaigné les arts bienfaisants de la paix, mais bien au contraire pour avoir trop délaissé l'art de la guerre, qui l'avait élevée sur le pavois; pour avoir trop confondu cet art suprême avec le simple métier des armes, avec la vaillance individuelle et artificielle, avec la technologie spéciale, facteurs impor-

tants sans doute dans la formule générale de l'art, mais qui ne sont pas plus l'art lui-même que les mains et les pieds ne sont le cerveau dont ils traduisent les volontés.

« La conclusion de ces grands événements est donc à notre avis tout opposée à celle que d'honorables publicistes trop exclusivement *civils* se sont empressés d'en tirer contre ce qu'ils appellent le militarisme, le régime du sabre, les armées permanentes, la lèpre de la soldatesque, les horreurs de la guerre, etc., etc.

« Nous accorderons que l'exagération de la force militaire dans le gouvernement des nations peut devenir un mal réel pour tout le monde, pour la nation qui en suppose les bénéfiques comme pour celles destinées à en être victimes.

« Mais où le mal est grand et doit devenir désastreux, c'est quand un gouvernement s'appuie sur une force militaire qu'il n'est pas à même de conduire au moment critique ; c'est quand il y a dispartate, en deux mots, entre les troupes et leurs chefs supérieurs. A une bonne et nombreuse armée il faut un état-major à l'avenant, sans cesse enflammé du feu sacré de sa haute mission. Sans cela il vaudra mieux, pour la plupart des cas, n'avoir pas d'armée proprement dite, instrument à deux tranchants difficile et dangereux à manier, mais seulement de nombreuses milices, avec lesquelles, par suite de leur imperfection même, les grandes folies seront matériellement impossibles. Les armées de milices sont au moins un préservatif contre les mauvais conquérants, contre les Césars de contrefaçon, suivant la pittoresque expression de Ste-Beuve, comme les parlements et nos républiques démocratiques le sont contre les mauvais gouvernants. Et à qui ne sait se servir d'armes délicates, une fine lame de Tolède ou un Colt de haute précision vaudra moins qu'un gourdin de bois vert.

« Puis on ne saurait nier que si les événements de 1870 semblent plaider contre le *militarisme* français, ils glorifient d'autant son confrère prussien, qui l'a vaincu et qui ne lui cède en rien quant aux griefs des *civilistes*. Non-seulement il lui ressemble sous presque tous les rapports spéciaux, mais en outre il a l'obligation générale du service au lieu de la conscription et du remplacement, beaucoup plus de gardes mobiles sous le nom de landwehrs, davantage de canons et portant mieux, des consignes plus sévères en temps de guerre, et par dessus le marché, dit-on, une grande piété ! Ses premiers hommes d'état même lui font la cour jusqu'à l'escorter en campagne, comme M. de Bismark, sous la tenue d'officier de cuirassiers, perfectionnement caractéristique du genre auquel les autres gouvernements européens n'ont pas encore atteint.

« Petit à petit seulement la France marchait vers le système de l'organisation prussienne, du maximum des hommes valides qu'un pays peut mettre sur pied ; elle y est arrivée brusquement et forcément par la guerre ; elle y restera sans doute à la paix, et maints autres pays feront de même. Si cela contente Messieurs les philosophes civils, il faut avouer qu'ils ne sont pas difficiles sur les choses pourvu que les mots leur donnent raison. On n'aura plus exclusivement d'armées permanentes peut-être, mais des peuples armés en permanence, et nous doutons que ce soit au profit de l'humanité et de la civilisation en général soit en temps de guerre soit en temps de paix. Les guerres seront moins fréquentes peut-être, mais d'autant plus longues et plus cruelles.

« Il en sera ce qu'on voudra. Qu'à l'avenir on ait des forces militaires soit de milices, soit de ligne, soit d'un système mixte, l'instruction aussi développée que possible des états-majors et des chefs d'adminis-

trations n'en reste pas moins une exigence de première nécessité, et les grands événements dont nous sommes les témoins le prouvent de nouveau d'une manière irréfutable.

« De même ils établissent à nos yeux que le but recherché par nos *Etudes d'histoire militaire* est à l'ordre du jour maintenant plus encore qu'auparavant, car ce but, la démonstration des principes fondamentaux de l'art militaire par le moyen de l'histoire (1), s'est affermi d'une nouvelle expérience aussi grandiose que convaincante.

« Une fois déjà la France moderne subit l'affaissement qui la frappe aujourd'hui. Le honteux règne de Louis XV dut céder à la jeune et vigoureuse Prusse de Frédéric-le-Grand un prestige militaire péniblement conquis par Richelieu et par Louis XIV, et à l'Angleterre et à l'Espagne ses colonies américaines. La République et Napoléon I<sup>er</sup> relevèrent brillamment la partie continentale. Iéna surtout vengea Rosbach d'une façon éclatante. Aujourd'hui Iéna est plus que vengé par Sedan. Les Prussiens semblent avoir ravi à leurs adversaires ce feu du ciel monopolisé par le grand Empereur, pour ne leur laisser que les vices de leurs qualités : une héroïque et généreuse présomption, une aveugle et admirable bravoure, trop promptement suivies d'un abatement extrême.

« Que d'enseignements comportent ces trois seules batailles de Rosbach, de Iéna, de Sedan, où, dans des circonstances si diverses, on vit l'application des mêmes principes aboutir à des résultats presque analogues en changeant chaque fois de drapeaux !

« Quant aux nouveautés contemporaines, dont maints techniciens enthousiastes avaient fait d'avance tant de bruit, il ne paraît pas, pour autant que nous pouvons être bien renseignés à cette heure, qu'elles aient exercé aucune influence prédominante sur l'ensemble des opérations, sauf de les avoir rendues parfois fort meurtrières. Les mitrailleuses, les fusils Chassepot ou Werder, la grosse artillerie de précision, les télégraphes, les torpilles, les ballons même ont fait leur honorable part sans doute ; mais ce sont encore les masses d'infanterie qui ont donné les coups décisifs en campagne, ni plus ni moins qu'aux temps de César et de Napoléon I<sup>er</sup>. La plus importante nouveauté produite est bien, jusqu'ici, le vaste emploi des beaux réseaux ferrés allemands et français pour la mobilisation rapide et en bon ordre de masses considérables, du côté des Allemands surtout. Il y aura là sans nul doute, pour les états-majors et pour les hautes administrations publiques, de profitables sujets d'études détaillées et approfondies ; mais cela est une extension de ce qui s'était déjà pratiqué antérieurement, non une innovation proprement dite. Un officier d'état-major de l'armée des Etats-Unis, par exemple, loin de trouver quoi que ce soit de nouveau dans cette lutte, pourrait encore, par sa seule expérience de la guerre de la Sécession, y apporter, dans l'un ou l'autre camp, plus d'une innovation utile (2).

« En résumé la campagne de 1870 ne détruit aucun des principes fondamentaux de l'art de la guerre posés précédemment ; elle vient au contraire les confirmer. Elle n'en crée pas non plus d'inconnus, et l'on ne saurait dire justement, comme le font déjà d'intrépides adorateurs

(1) Voir *Etudes d'Histoire militaire*, Antiquité et moyen-âge. (1<sup>er</sup> vol.) Introduction.

(2) On a dit que la présence du général américain Sheridan au quartier-général du roi Guillaume n'avait pas été sans influence sur la remarquable activité déployée par la cavalerie légère allemande dans cette campagne. Nous le croirions sans peine. Nous sommes même persuadés, nous qui avons eu l'honneur de voir à l'œuvre l'honorable général dans les brillants mouvements de la prise de Richmond, que si cette belle cavalerie eût été sous ses ordres elle eût fait parler d'elle beaucoup plus encore.

du succès, qu'elle ouvre une ère nouvelle. Les Prussiens avaient eu des négligences périlleuses en 1866; ils s'en sont corrigés en 1870, ils ont joué un jeu ordinairement plus serré et plus étudié sans être moins énergique, et ils en ont été récompensés par d'immenses avantages avec des risques moins grands, quoique leur récente position sous Paris, sans une seule place forte hors des mains de l'ennemi sur une aussi longue ligne de communication, ne fût certes pas sans danger (1).

« A côté de cet enseignement comparatif la campagne en comprend beaucoup d'autres encore; mais tous tendent à montrer que l'étude de l'histoire militaire reste la meilleure des écoles pour les généraux et pour les hommes d'état et le meilleur des préservatifs, pour l'opinion publique, contre les surprises et les déceptions en germe dans toute grande opération de guerre. »

---

Le Conseil fédéral vient d'adopter une ordonnance de son Département militaire armant les dragons de la carabine à répétition. (*J. de Genève* du 23 février.)

---

#### RÉORGANISATION DE L'ARMÉE SUÉDOISE. (*Suite.*)

Il est donc injuste de prétendre que l'extension projetée du service des miliciens donne droit à un allègement dans la tenue des rotes; il serait encore plus injuste de le prétendre à l'égard des *rusthalls* ou tenues de cavalerie, qui jouissent de privilèges spéciaux, tels que rentes foncières adjudgées sur d'autres terres, libération de rentes foncières, etc.

J'aborde maintenant, puisqu'elle a été soulevée à la Diète de 1867, la question de l'abolition du système de l'indelta, ou de l'égale répartition sur tous les citoyens des charges imposées par l'entretien de l'armée permanente. Ma conviction intime étant que l'indelta, dans les parties qui la caractérisent et en rendent les avantages essentiels pour la force de la défense nationale, doit rester intacte, il est naturel que je ne puis ici formuler de proposition pour son abolition. Cette dernière mesure ayant toutefois été présentée par la Diète, comme une alternative pour la réorganisation de notre défense, je crois devoir signaler en quelques mots les difficultés multiples qu'en amènerait l'exécution.

Deux moyens se présentent à cet égard, l'abolition pure et simple ou le rachat de la servitude par sa capitalisation au profit de l'Etat.

Le premier moyen est impossible et injuste : impossible, en ce que l'Etat se verrait constitué en une perte financière sensible par l'abandon de ses droits; injuste, parce qu'il affranchirait les teneurs de fantassins et de cavaliers d'une charge légale et leur procurerait un bénéfice inéquitable aux dépens de tous les autres citoyens. Il faudrait donc s'arrêter au second moyen, le rachat de la servitude par sa capitalisation. Or, pour que l'Etat ne fût pas constitué en perte, cette capitalisation s'élèverait, d'après les calculs qui ont été faits, à la somme de 90,350,000 francs, qui, répartie sur les 26,881 numéros de l'indelta, fait 3361 francs 41 centimes par numéro.

Les teneurs de fantassins et de cavaliers trouveront-ils leur avantage à changer en une dette capitale une servitude infiniment moins onéreuse sous sa forme actuelle

(1) Ceci était écrit en octobre. Depuis lors les Prussiens se sont rendus maîtres de Strasbourg, de Toul, de Metz et autres places; ils font actuellement les sièges de Paris, de Belfort et parlent d'entreprendre, aussitôt après, ceux de Besançon, de Lyon même! Mais avec de telles entreprises et leurs trois cent mille prisonniers de guerre à garder en Allemagne, la moindre des grandes puissances neutres qui aurait l'ambition de jouer un rôle pourrait, en entrant hardiment en lice, renverser la balance et devenir l'arbitre de la paix européenne. La Suisse seulement, en jetant 50 mille hommes sur Werder et sur les lignes de communication prussiennes, pourrait à ce moment (15 janvier) changer la situation de l'Europe. Or ce n'est pas là de la stratégie qu'on puisse précisément donner pour modèle.